



**VALÉRIE
CHANSIGAUD**



**LES
FRANÇAIS
ET LA
NATURE**

Pourquoi si peu d'amour ?



Pour une nouvelle alliance

ACTES SUD

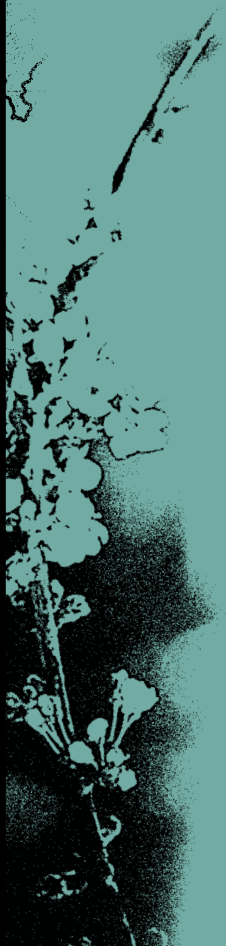


LES FRANÇAIS ET LA NATURE

Pourquoi
si peu
d'amour ?

Les Français sont indifférents à la nature et à sa protection ! C'est un lieu commun asséné depuis plus d'un siècle, une exception culturelle française qui doit être interrogée avec soin afin d'éviter les contresens. Cet ouvrage adopte une démarche originale en analysant de nombreux témoignages et en les replaçant dans le contexte d'une histoire culturelle et politique large. Cette approche est d'autant plus nécessaire que la biodiversité et les écosystèmes se dégradent rapidement et qu'il faut s'interroger sur les causes de la faible efficacité de la sauvegarde de l'environnement. L'histoire du rapport des Français à la nature est l'occasion de prendre conscience que la protection de la nature a une véritable dimension politique.

Chercheuse associée au laboratoire Sphere (Paris VII-CNRS), Valérie Chansigaud étudie l'histoire de l'impact de l'homme sur la nature, la sensibilité culturelle aux questions environnementales et le parallèle entre la domination de l'homme et celle de la nature.



“MONDES SAUVAGES” POUR UNE NOUVELLE ALLIANCE

La nation iroquoise avait l’habitude de demander, avant chaque palabre, qui, dans l’assemblée, allait parler au nom du loup.

Il n’y a malheureusement plus d’Iroquois, mais la collection “Mondes sauvages” souhaite offrir un lieu d’expression privilégié à tous ceux qui, aujourd’hui, mettent en place des stratégies originales pour être à l’écoute des êtres vivants. La biologie et l’éthologie du XXI^e siècle atteignent désormais un degré de précision suffisant pour distinguer les individus et les envisager avec leurs personnalités et leurs histoires de vie singulières. C’est une approche biographique du vivant. En allant à la rencontre des animaux sur leurs territoires, ces auteurs partent en “mission diplomatique” au cœur du monde sauvage.

Ils deviennent, au fil de leurs expériences et de leurs aventures, les meilleurs interprètes de tous ces peuples qui n’ont pas la parole mais avec lesquels nous faisons *monde commun*. Parce que nous partageons avec eux les mêmes territoires et la même histoire, parce que notre survie en tant qu’espèce dépend de la leur, la question de la cohabitation et du vivre-ensemble devient centrale. Il nous faut créer les conditions d’un dialogue à nouveaux frais avec tous les êtres vivants, les conditions d’une *nouvelle alliance*.

Série dirigée par Stéphane Durand

© ACTES SUD, 2017
ISBN 978-2-330-08482-0

**VALÉRIE
CHANSIGAUD**

LES FRANÇAIS ET LA NATURE

Pourquoi si peu d'amour ?



Pour une nouvelle alliance

ACTES SUD

INTRODUCTION

**UN BESOIN IRRÉPRESSIBLE
D'ARAIGNÉES**

Tous mes proches vous le confirmeront : j'aime bien les araignées. Ce sont des animaux absolument remarquables et je suis émerveillée par leurs techniques de chasse, le soin que certaines apportent aux jeunes, leurs parades amoureuses et par bien d'autres aspects de leur écologie ou de leur biologie. Les araignées sont, selon moi, des animaux objectivement passionnants et je peux en parler pendant des heures y compris à de parfaits inconnus, comportement qui consterne mes proches. Les sujets sont nombreux : la démarche hésitante, presque ivre, d'une petite *Scytodes thoracica* d'environ cinq millimètres à la recherche d'une proie qu'elle paralysera grâce à un jet de venin gluant ; une toile orbitèle en forme de roue, visible le matin grâce à la rosée, et qui est un incroyable exploit technique ; ou encore, le comportement vif et intéressé d'une araignée sauteuse qui arrive à distinguer une proie à cinq centimètres de distance, un exploit dans le monde presque aveugle des araignées... Je ne ressens pourtant pas un amour immodéré pour les araignées – je n'en ai aucune, vivante ou morte, chez moi (pas volontairement en tout cas) – et je peux me montrer passionnée par bien d'autres créatures vivantes comme par la nature en général. À quoi est dû cet intérêt pour les animaux sauvages et pour la nature ? S'explique-t-il par une influence familiale ou une rencontre particulière ? Est-ce un livre ou une revue qui a décidé de cette passion ? Honnêtement, je n'en sais rien et je doute même qu'il existe une origine unique expliquant cela. Les passions qui nous animent sont le fruit de l'agrégation d'une myriade de petites causes sans grandes significations prises individuellement.

Quand j'ai découvert les araignées (car si je ne sais pas pourquoi, je peux au moins expliquer de quand date mon intérêt pour ces animaux), j'ai mesuré immédiatement l'écart, le gouffre, l'abîme insondable et parfaitement infranchissable entre ce que je ressentais et ce que resentaient mes interlocuteurs. Certains ne montraient

pas seulement de l'indifférence et du dégoût, mais une véritable frayeur pour des animaux pourtant quatorze mille fois plus petits qu'eux! Je savais bien que tout le monde n'avait pas la même inclination que moi pour le monde vivant, mais les araignées m'ont permis de mesurer ce phénomène de façon frappante.

Car, si mon intérêt arachnéen est minoritaire dans la société, c'est qu'il existe une attitude majoritaire, qui est la norme et qui sert de référence : de l'avis général, les araignées sont des créatures repoussantes seulement dignes d'être soigneusement éliminées des maisons. Très vite, j'ai constaté que les Britanniques semblent bien plus passionnés par les araignées que les Français : non seulement ils possèdent une société d'arachnologie depuis 1958 – elle a été précédée en 1936 par une société japonaise – mais les livres consacrés aux araignées en anglais étaient nettement plus nombreux, plus variés, plus riches et plus intéressants que ceux qui étaient alors disponibles en français (la situation s'est nettement améliorée, mais sans réussir à concurrencer l'offre éditoriale de langue anglaise).

D'une certaine façon, ma rencontre avec les araignées a dicté l'ensemble de ma carrière intellectuelle. Depuis, je n'ai eu de cesse d'explorer l'histoire culturelle de la relation entre les êtres humains et la nature. Les préjugés positifs ou négatifs existent dans l'ensemble des cultures de la planète et ils varient en fonction des lieux, des époques et, parfois, des classes sociales. Tout un chacun a la conviction que ses goûts et ses habitudes lui appartiennent et reflètent son histoire personnelle. Pourtant la culture détermine de façon assez stricte de très nombreux comportements, même si on minore son influence et qu'elle ne se limite pas, bien sûr, aux seules araignées. Ainsi, les fleurs citées comme belles sont plus souvent celles d'un rosier que d'une ronce, celles d'un lys que d'un pissenlit, celles d'une orchidée que d'une ortie. Ces préférences sont systématiques, elles peuvent être quantifiées par des études de sociologie

ou de psychologie sociale et elles peuvent faire l'objet de prédictions. Cette culture partagée permet la vie collective : on peut ainsi s'adapter au comportement des autres individus car celui-ci est en partie prévisible (votre boulanger ne vous donne pas une botte de carottes si vous lui demandez un croissant, et il ne s'attend pas à être payé pour un bouquet de tulipes). Bien évidemment, c'est l'ensemble des comportements individuels qui sont déterminés par la culture et pas seulement notre façon de considérer la nature.

Aux variations géographiques, temporelles et sociétales s'ajoutent les variations individuelles, mais qui ne doivent pas faire illusion. D'abord parce que de nombreuses différences entre individus s'expliquent par l'appartenance à des sous-groupes culturels possédant leurs propres ensembles de normes. Ensuite parce que ces variations minoritaires ne contredisent en rien la règle générale. L'analyse culturelle de la relation à la nature conduit à plusieurs constats : la façon de percevoir la nature est stable dans une population donnée mais évolue au fil du temps et change en fonction des lieux. On peut étudier l'histoire de cette culture grâce aux "traces" qu'elle laisse derrière elle : publications, témoignages, œuvres artistiques, mouvements sociaux, biens de consommation, activités touristiques, corpus législatifs...

L'analyse de la culture d'un groupe d'individus ne peut être simplement descriptive et gagne à être comparative. Prenons un exemple précis avec la fondation en France de la Ligue pour la protection des oiseaux en 1912. Comparer cette société à ses équivalents étrangers conduit à faire de nombreux et intéressants constats : les Allemands, les Anglais et les Américains ont précédé les Français de plusieurs décennies, les sociétés étrangères sont beaucoup plus importantes en taille (au moins sept cents fois plus de membres en Angleterre qu'en France), les fondateurs français sont uniquement des hommes tandis que les femmes sont majoritaires partout

ailleurs... Cette comparaison n'a pas pour but d'établir des classements de valeur (les Français seraient supérieurs ou inférieurs aux Britanniques par exemple), mais d'affiner l'analyse et de faire ressortir des caractéristiques culturelles qui seraient autrement invisibles. Le but de ce livre n'est pas de définir un caractère supposément français, mais d'expliquer la construction de la culture française dans son rapport à la nature en détaillant sa complexité, sa cohérence comme ses contradictions, et de suivre son évolution au fil du temps.

L'une des thèses de ce livre, présentée dans la première partie est simple : les Français s'intéressent moins à la nature que leurs voisins germanophones ou anglophones. Pour définir cette "exception culturelle", je présente une série d'exemples pris dans différents champs de l'histoire culturelle et je les compare systématiquement à des phénomènes similaires dans des pays proches. Cet échantillonnage montre bien l'existence d'un schéma propre à la culture française qui est observable dans de multiples domaines et qui est stable dans le temps. J'ai laissé de côté d'autres exemples, qui relevaient notamment de l'histoire de la médecine, qui auraient alourdi la démonstration sans en changer le sens.

L'analyse culturelle et comparative permet de comprendre – c'est la deuxième thèse de ce livre – que l'intérêt pour la nature s'est toujours accompagné d'une dimension sociale et politique. Dès le début du XIX^e siècle, on s'inquiète des conséquences des activités humaines sur l'environnement, perçues comme menaçant l'avenir même de l'être humain. Lamarck (1744-1829) affirme ainsi en 1807 : "On dirait que l'homme est destiné à s'exterminer lui-même après avoir rendu le globe inhabitable¹." Le développement de l'intérêt pour la nature se traduit non seulement par la production de connaissances naturalistes et d'œuvres artistiques, mais aussi par l'apparition de mouvements sociaux d'une grande diversité. Ces mouvements sont autant de réponses à

l'industrialisation des sociétés mais ils reflètent surtout les aspirations des peuples à une société plus libre, plus démocratique et plus juste. Or, les Français manifestent non seulement un intérêt plus faible pour la faune et la flore, mais ils se sont montrés moins efficaces pour faire émerger des mouvements sociaux de protection des animaux et de la nature comme pour instaurer une démocratie pluraliste et véritablement éthique.

Ici, le lecteur doit comprendre un point important : la culture nationale est un phénomène d'une grande complexité dont la formation ne répond pas à une seule cause bien définissable. De nombreux chercheurs affirment ainsi que le faible intérêt pour la nature en France s'explique par le poids exercé par le catholicisme. Mais pourquoi alors l'Autriche et la Hongrie, également catholiques, ont été à l'avant-garde de la protection de la nature ? On justifie souvent la particularité française par la fameuse injonction cartésienne de rendre l'homme comme "maître et possesseur de la nature²" : sa philosophie aurait facilité la domination de la nature en France et engendré une profonde indifférence aux conséquences environnementales de cette domination. Mais pourquoi la nature est autant malmenée dans les pays anglophones qu'en France alors qu'elle y suscite un intérêt nettement plus fort ?

Il n'y a pas de réponse simple expliquant pourquoi les Français ont un plus faible intérêt pour la nature que certains de leurs voisins. On peut évaluer l'ampleur des différences interculturelles, la construction historique de cette caractéristique, détailler ses conséquences ou ses liens avec d'autres phénomènes, on peut fournir des hypothèses sur des mécanismes aggravant cette situation, etc. Il s'agit d'un phénomène complexe, or les phénomènes complexes ne répondent jamais à des causes simples. Par contre, il est beaucoup plus utile de prendre conscience d'un phénomène largement sous-estimé, notamment lorsque l'on souhaite préserver l'environnement naturel à une époque où il est

terriblement menacé. Aujourd'hui encore, il est toujours aussi difficile de mobiliser véritablement les Français pour la sauvegarde de la faune et de la flore, et, à ce titre, les programmes des candidats à la présidentielle française de 2017 sont explicites puisqu'il n'y a presque aucune référence à ce sujet. Ces programmes, conçus pour séduire le plus grand nombre, reflètent assez fidèlement l'opinion d'un peuple. Si on ne peut pas transformer une culture, on peut par contre s'adapter à une situation culturelle particulière. D'autant que, de manière surprenante, la culture française offre des éléments – presque des outils – permettant de produire des discours favorisant la protection de la nature, mais cela oblige à modifier sa façon de penser et à abandonner certains automatismes.

Dans les années 1970, on a envoyé une araignée dans le laboratoire Skylab en orbite autour de la Terre. On voulait savoir si une araignée pouvait tisser une toile géométrique en absence de pesanteur. Après un temps d'adaptation de deux jours, l'araignée a produit une toile presque identique à celles réalisées sur Terre. Serions-nous moins adaptables qu'une araignée ?

1^{RE} PARTIE

**QUELS SONT LES FAITS?
ENQUÊTE**

L'étonnement de Stendhal

En 1838, Stendhal fait paraître le journal qu'il a tenu durant un long voyage dans les provinces de France sous le titre *Mémoires d'un touriste*¹. Son but premier est de décrire les plus importants monuments du pays, mais il se plaît aussi à dépeindre la mentalité et les mœurs des provinciaux. Il s'arrête assez peu devant le spectacle de la nature, même s'il dit apprécier les beaux paysages car "ils font quelquefois sur mon âme le même effet qu'un archet bien manié sur un violon sonore : ils créent des sensations folles ; ils augmentent ma joie et rendent le malheur plus supportable". C'est une émotion de cet ordre qu'il ressent le 10 mai 1837 alors qu'il se rend à Dijon : "Une petite colline couverte de bois, qui n'est que *jolie* vue en sortant de Chaumont, paraît sublime et enchante les regards." Comme souvent dans ses *Mémoires d'un touriste*, Stendhal s'interroge sur la particularité et les qualités de la culture française : "Quel effet ne ferait pas ici le mont Ventoux ou la moindre des montagnes méprisées dans les environs de la fontaine de Vaucluse ! Par malheur il n'y a pas de hautes montagnes auprès de Paris : si le ciel eût donné à ce pays un lac et une montagne passables, la littérature française serait bien autrement pittoresque." Fin connaisseur de la littérature européenne, Stendhal établit immédiatement une comparaison : "Le *pittoresque*, comme les bonnes diligences et les bateaux à vapeur, nous vient d'Angleterre ; un beau paysage fait partie de la religion comme de l'aristocratie d'un Anglais ; chez lui c'est l'objet d'un sentiment sincère." Le goût du pittoresque est étroitement lié aux arts paysagers, que ce soit en peinture ou dans les jardins, qui se sont développés durant le XVIII^e siècle en Angleterre, et, lorsque Stendhal emploie le terme de "pittoresque", c'est pour désigner un paysage original, voire exceptionnel, qui mérite d'être dépeint.

Dans ses *Mémoires d'un touriste*, Stendhal affirme à plusieurs reprises que les Français manquent d'affinité pour

la nature, à moins qu'ils n'y soient initiés à l'étranger : "Je n'ai trouvé que des îles verdoyantes et de vastes prairies entourées de saules. La réputation qu'on a faite à la Loire montre bien le manque de goût pour les beautés de la nature, qui caractérise le Français de l'ancien régime, l'homme d'esprit comme Voltaire ou La Bruyère. Ce n'est guère que dans l'émigration, à Hartwell ou à Dresde, qu'on a ouvert les yeux aux beautés de ce genre." Il faut dire que l'auteur de ces *Mémoires* n'aime pas la Loire, qui comporte bien trop d'îles à son gré. L'affirmation de Stendhal sur le manque de passion des écrivains français pour la nature pittoresque heurte nécessairement les amoureux des lettres françaises qui pensent immédiatement à Bernardin de Saint-Pierre, à Chateaubriand, à l'injustement oublié Jacques Montanier Delille, et à bien d'autres auteurs, qui tous ont écrit de très grandes pages sur la nature et ses beautés.

Peu importe que les remarques de Stendhal sur la prétendue absence d'une littérature française pittoresque soient justes ou pas, car ses propos posent des questions bien autrement intéressantes : La nature doit-elle être imposante pour qu'elle soit digne d'intérêt ? La nature "ordinaire", comme celle de la Loire, est-elle nécessairement laide et ennuyeuse ? Et pourquoi Stendhal n'évoque-t-il jamais les animaux et les plantes qui peuplent cette nature et qui en font le charme ? Nous allons voir que c'est bien la perception de la nature ordinaire qui est absente de la littérature française et non le lyrisme suscité par les grands spectacles naturels. Il faut imaginer les environs de Paris à l'époque de Stendhal : il n'existait pas de banlieues tristes et monotones se succédant de façon interminable et lorsqu'on quittait la ville pour pénétrer dans la campagne, c'était pour découvrir un paysage alors diversifié, avec des champs, des vergers, des haies et des étangs. On était très loin des plaines immenses et vides de la Beauce telles que nous les connaissons. Et partout, des animaux et des plantes sauvages en nombre car les pesticides

et les monocultures ne régnaient pas encore sur les campagnes! C'était une diversité propre à alimenter l'imagination des voyageurs et la passion des écrivains... à condition d'y être sensibles bien sûr.

De la nature grandiose à la nature ordinaire, l'exemple de Gilbert White

Stendhal n'est pas juste dans son appréciation de la littérature anglo-saxonne citée plus haut. Certes, elle prend volontiers la nature pour cadre et en célèbre ses beautés, mais elle ne s'attache pas qu'au pittoresque et ne se limite pas à la description de paysages grandioses comme la montagne ou les rivages marins, voire exotiques comme les jungles sud-américaines ou indiennes. Il existe de grands chefs-d'œuvre anglo-saxons qui sont entièrement dédiés aux animaux et aux plantes qui composent la nature ordinaire et dont les auteurs se veulent les biographes. Un ouvrage paru en 1789, *The Natural History and Antiquities of Selborne*², en est l'exemple admirable. Son auteur est un clerc anglican, Gilbert White (1720-1793), que l'on peut présenter comme un anti-voyageur car il naît, vit et meurt à Selborne, une petite commune rurale à une centaine de kilomètres du centre de Londres.

L'*Histoire naturelle de Selborne* est une chronique constituée de lettres envoyées par Gilbert White à quelques amis naturalistes, dont Thomas Pennant (1726-1798), l'un des plus célèbres savants de l'époque. Le lecteur français ne peut être qu'étonné par la lecture de ces textes car White se contente de décrire avec une minutieuse attention et une vraie affection la nature la plus ordinaire qui se trouve autour de chez lui. On ne trouve dans son livre ni envolée lyrique ni paysage grandiose écrasant l'homme de sa masse, mais seulement des insectes, des oiseaux, une tortue dont l'hibernation fascine White, des arbres, le changement des saisons et le rythme des

migrations... La nature que dépeint White n'est guère différente de celle que Stendhal croise dans les environs de Paris, mais encore faut-il la regarder, la comprendre, l'aimer et, surtout, avoir l'envie de partager cet amour. Il faut, en outre, ne pas être rebuté par les connaissances naturalistes élémentaires et nécessaires pour la décrire. L'ouvrage de White connaît un succès exceptionnel puisque l'on a comptabilisé deux cents rééditions et traductions depuis sa première parution³, ce qui en fait l'un des textes de langue anglaise le plus souvent édités après la Bible et le théâtre de Shakespeare. C'est l'œuvre scientifique la plus souvent lue et, parmi ses lecteurs, on retrouve le philosophe américain Henry David Thoreau et le naturaliste britannique Charles Darwin. Ce dernier consacre un livre entier à une question posée par Gilbert White au sujet du rôle positif des vers de terre⁴. L'importance de l'ouvrage de White dans la formation de l'intérêt pour la nature des Britanniques est parfaitement reconnue. C'est le cas de l'ornithologue Osbert Salvin (1835-1898) qui, parmi bien d'autres analystes, revient en 1893 sur les qualités naturaliste et littéraire du livre de White : "Rien d'étonnant donc que des milliers d'amateurs d'histoire naturelle aient dû la première révélation de leur goût pour cette science à l'*Histoire naturelle de Selborne*, avec son allure charmante de roman et de réalité, absolument comme des milliers de marins ont dû à *Robinson Crusoé* leur passion pour l'élément perfide⁵." Ce succès tant vanté par les critiques littéraires comme par les naturalistes britanniques demeurera cependant inconnu pour les lecteurs francophones jusqu'en 2011 (soit deux cent vingt-deux ans après sa parution originale) lorsque paraît enfin une traduction due aux soins de Nicole Mallet et à l'audace d'un petit éditeur, Le Mot et le Reste⁶. L'exemple du livre de Gilbert White permet de mieux comprendre l'apport d'une lecture historique comparative. L'espace culturel anglais n'est pas différent de celui de France parce qu'il a "produit" un Gilbert White, mais